

Adieu, petits pois!

Par India Desjardins

Nous avons tous arrêté de respirer lorsque nous avons entendu un bruit aigu, suivi d'un gémissement. Ma grand-mère s'est levée de table et est allée éteindre la radio qui diffusait une version country du Petit renne au nez rouge. Elle s'est ensuite dirigée vers la fenêtre. Nous n'osions pas bouger de peur d'étouffer un autre son qui nous permette de comprendre ce que nous venions d'entendre. Ma mère avait la bouche ouverte, sa fourchette à mi-chemin entre ses pommes de terre et son menton; mon père tenait ses ustensiles au-dessus de son assiette, prêt à couper sa dinde; mon oncle se tenait immobile devant le robinet, un verre à la main; ma tante avait les mains posées de chaque côté de son assiette; mon frère avait arrêté son mouvement alors qu'il s'apprêtait à saisir sa serviette de table; mon grand-père était sous la table à la recherche d'une tranche de pain qu'il venait d'échapper; ma cousine avait levé les yeux de son cellulaire, l'index en suspens au-dessus de son clavier; tandis que moi, j'avais arrêté de pousser les petits pois pour qu'ils ne touchent pas à la nourriture que je jugeais comestible. Mon grand-père est le premier à avoir brisé le silence lorsqu'il s'est relevé et qu'il s'est cogné la tête contre la table.

Se retournant vivement vers nous, ma grand-mère a fait :

- Chuuuuut!!!

Comme si nous ne l'avions pas entendue, nous avons tous pris la parole en même temps pour dire « Mais c'était quoi, ça? », « C'est sur la route? », « Est-ce que c'était dans la chanson? », « Vous l'avez entendu vous aussi? », « Mange tes petits pois, Coralie! ». Cette dernière phrase de mon père m'était adressée et n'avait bien sûr aucun rapport avec la situation qui nous préoccupait. Ma grand-mère a enfilé son manteau et ses bottes et nous a annoncé qu'elle sortait vérifier.

Mon grand-père a protesté :

- Viens manger, Rolande. Ça va être froid. Il fait un temps de chien!

Je ne sais pas trop ce que signifie cette expression, mais il faisait tempête . Il neigeait abondamment et les rafales faisaient tourbillonner de gros flocons. Par la fenêtre, c'était un beau spectacle, mais dehors, ça devait être l'apocalypse, version glacée.

- Je te suis, grand-maman!

N'importe quoi pour ne pas manger mes petits pois!

J'ai enfilé un manteau et des bottes. Ma mère m'a ordonné de mettre ma tuque. J'ai bougonné un peu pour la forme.

On entendait le vent siffler, et quelques flocons ont pénétré dans la maison aussitôt que nous avons ouvert la porte.

Ma grand-mère est arrivée près de la route en premier, et je courais derrière elle lorsque je l'ai entendue dire :

- Oh, mon Dieu! Je le savais...

J'ai aperçu à mon tour un chien qui gisait sur le sol avec une patte ensanglantée. Elle l'a pris dans ses bras et l'a emmitoufflé dans son foulard.

- Dis à tout le monde que je suis chez Maurice Bolduc. On est vétérinaire même à Noël, non?

Je suis revenue vers la maison en suivant nos traces dans la neige, guidée par les lumières colorées qui entourent la porte d'entrée.

Quand je suis entrée, tout le monde m'a regardée avec des yeux interrogateurs. Encore un peu sous le choc, je leur ai expliqué ce que nous avons trouvé, encore un peu sous le choc.

Mon père m'a suggéré de finir mon repas, mais j'ai invoqué « un chambardement émotif » pour m'en sortir. Il n'a pas insisté même s'il semblait peu convaincu.

Deux heures plus tard, ma grand-mère est revenue avec le chien. Il ne bougeait pas, mais ne semblait pas trop souffrir de sa patte maintenant plâtrée.

Ma grand-mère nous a annoncé qu'il s'en remettrait et qu'elle le garderait en attendant de trouver son propriétaire.

Tout le monde a lâché un soupir de soulagement, comme si personne n'avait respiré depuis quelques heures. Ma grand-mère a déposé le chien sur le tapis, près du foyer, et nous nous sommes tous dirigés vers lui pour le caresser et lui exprimer notre bonheur de le voir vivant! Mon grand-père nous a suggéré de laisser le chien se reposer, et ma grand-mère nous a invités à manger le pudding chômeur qu'elle avait concocté pour dessert. Mon père s'est tourné vers moi et m'a dit que je devais finir mon assiette avant. Je lui ai répondu que, puisque c'était Noël et qu'on devait se montrer charitable, je devrais peut-être donner le reste de ma nourriture au chien avant qu'il ne meure de faim.

Mon père a fait une grimace pour me montrer qu'il n'était pas dupe, mais il a finalement accepté. J'ai donc déposé mon assiette près du chien avant d'aller me servir du pudding.

Et dire qu'au début de la soirée, je me disais que mon plus beau cadeau serait de ne pas avoir à manger de petits pois. Wow! Si la magie de Noël existe vraiment, peut-être qu'on ne retrouvera jamais le propriétaire de ce chien et que je le garderai avec moi pour toujours...